

Bernadette Cailler

**Entre culture et barbarie, enchantement et désenchantement:
Les Boucs de Driss Chraïbi (1955)¹**

À la mémoire respectée de Nedra Lejri-Nabli

INTRODUCTION

Lisant *Les Boucs*, le roman de Driss Chraïbi publié en 1955 – un an environ après le début de la lutte armée engagée pour l’indépendance de l’Algérie, et peu de temps avant les indépendances du Maroc et de la Tunisie (1956) –, l’on pourrait se demander si la thématique du texte a perdu beaucoup de son acuité, et même, l’on serait tenté de dire, de sa contemporanéité.² Par ailleurs, en ce qui concerne le genre de cette fiction, elle est, nul doute, facilement reconnaissable. Cependant, les pistes de lecture y sont souvent brouillées, ceci en raison de techniques narratives complexes.

À sa sortie de prison, un homme, émigré kabyle, offre à sa compagne Simone un manuscrit intitulé *Les Boucs*, texte, donc, du même titre que celui que la lectrice a sous

¹ Communication présentée oralement à la 41ème rencontre de l’*African Literature Association*, à l’Université de Bayreuth, 3-6 juin 2015.

² Voir l’interview entre Abdellatif Laabi et Chraïbi, “Driss Chraïbi et nous”: “J’étais ingénieur-chimiste quand j’ai écrit *Les Boucs*. J’aurais pu me contenter de mon diplôme, gagner largement ma vie. D’un seul coup, j’ai tourné le dos à la chimie. Et, moi, fils de bourgeois, je suis descendu vers les travailleurs nord-africains. Avez-vous connu Nanterre des années 50 ? Avec eux, j’ai vécu. Non en témoin, mais l’un d’eux. Il fallait le faire. Il fallait jeûner, un Ramadan éternel... Pourquoi j’ai fait cela ? Eh bien, je vais vous dire: en 10 ou 11 ans de vie en France, j’avais vu. Constaté. Nos âmes saignaient dans le pays de l’égalité, de la liberté, de la fraternité. Je vais plus loin: j’habite à Aubervilliers. Connaissez-vous Aubervilliers, la rue de la Nouvelle-France ? *Les boucs* sont toujours là, en 1967”. D’une très grande richesse était la bibliographie “Littératures francophones de l’Émigration maghrébine” parue en 1994, Supplément du Bulletin *Études littéraires maghrébines*, n° 9. Voir aussi le numéro d’*Expressions maghrébines*, DRISS CHRAÏBI. Coordinné par Jeanne Fouet (hiver 2004). Dans l’interview avec Guy Dugas, publié dans ce numéro, Chraïbi dit que *Les boucs* “[...] est, je crois, le premier livre contre le racisme, avec une très rare violence” (153-177). Enfin, d’un grand intérêt est “Le Monde en pages. L’Homme qui venait du passé”. Atelier sur Chraïbi animé par Daniel Simon, Dossier Jean-Marie Delgrange. Voir aussi l’œuvre autobiographique de Chraïbi, *Le monde à côté*, pour des commentaires de l’écrivain sur ce roman et d’autres travaux.

les yeux, mais dont le contenu ne saurait être exactement le même, le texte “publié” incluant des éléments narrés postérieurs à ce moment où le narrateur-protagoniste-“écrivain” rejoint le pavillon de Villejuif où vit le couple. Depuis huit ans en France, dont cinq en prison, Yalann Waldik, dont on apprendra le nom dans la quatrième section de la première partie (49),³ doit cette incarcération récente aux coups et blessures infligés au “cul-terreux” qui avait traité sa compagne et mère de leur enfant Fabrice, de “femme à crouillat” (69). Dans sa trame narrative, le roman entrelace savamment des événements, réflexions, personnages, qui pourraient être reliés ou non à un récit sur “les Boucs”, groupe en fait limité à vingt-deux hommes, mais allégorisation élargie au destin réservé à des milliers d’émigrés dont “l’âme saigne en France” (15), brûlés qu’ils sont d’une forte nostalgie pour le pays natal (146); narration qui entrelace aussi diverses tranches de temps liées à la vie du protagoniste. En contraste avec l’ami Raus, qui, lui, ne cherche qu’à survivre par tous les moyens (19, 58), Yalann, instruit de la langue française écrite, rêve d’être la voix des sans voix, l’éveilleur de conscience dont l’ambition est de redonner une “âme” aux émigrés, les inciter, aussi, à “se révolter” (71, 159, 163); émigrés maltraités, mal ou pas logés, souvent sans travail, voire affamés, déboussolés, désespérés au point de commettre délit sur délit pour retourner en prison, lieu d’une pitance et d’un toit. Au sommet du désespoir, certains rêveront follement d’une autre émigration *exotique*, vers les États-Unis (161-162). Tout du long, les lecteurs ont amplement l’occasion de s’entendre rappeler combien l’espoir mis en la France, et en son accueil promis aux émigrés – émigrés “promus au sacrifice”, calembour efficace (189) –,

³ Voir Isaac Yetiv, “Iconoclasts in Maghrebian Literature”. D’après lui, le nom “Yalann Waldick” veut dire “que ton père soit maudit” (“may your father be cursed”). Cependant, Hédi Bouraoui ajoute que cette interprétation est trop agressive, et il suggère plutôt: “que Dieu ne reçoive pas bien tes parents” (et non “ton père.”) (courriel, 13 avril 2015).

combien cet espoir était grand, chez ceux que la pauvreté a forcé, force, à quitter le pays natal.

Une fois constaté le cadre de base d'un texte souvent empreint d'ironie, plus, au ton fréquemment sarcastique, l'étude de la structure du roman, en ses détails, requerra la plus grande attention du lecteur.

1. UNE ÉCRITURE COMPLEXE ET QUELQUE PEU PROBLÉMATIQUE

L'œuvre est divisée en trois parties respectivement intitulées *Copyright* (six sections), *Imprimatur* (cinq), et *Nihil Obstat* (trois). Ces termes, habituels dans le monde de l'édition, originellement dans les milieux religieux catholiques, attirent pourtant l'attention: l'ordre traditionnel y semble avoir été inversé, sans doute par ce narrateur-“écrivain” lui-même, Yalann. Celui-ci, d'emblée se donne les droits d'auteur, puis le droit d'imprimer, lequel droit serait normalement précédé de la mention “Nihil Obstat”, rien n'empêchant alors de donner le “bon pour imprimer”. Dans le roman, cette courte section finale se présenterait donc comme un geste d'autorité liant le tout, et donnant toute leur force aux multiples dédales du récit.

La plus grande partie de *Copyright* est contée par un narrateur autodiégétique. On remarquera cependant que le deuxième chapitre, scène culminant en l'assassinat, par les Boucs, de l'entrepreneur, est contée par un narrateur absent du texte (25-34). Il serait impossible d'imaginer qu'un narrateur-protagoniste implicite continue à raconter ici, car c'est plus tard (55), de la voix de Raus, que Yalann est mis au courant de l'assassinat: qui donc raconte cet assassinat ? Par ailleurs, dans un autre passage de *Copyright* (85-88), le narrateur se regarde comme un “il” autre dans le bureau de Mac O'Mac, agent littéraire potentiel pour *Les Boucs*. Dans les seconde et troisième parties, Yalann devient un

personnage dont les actes et paroles sont transcrites à la troisième personne. Se pourrait-il que Chraïbi veuille faire sentir au lecteur, qu'engagée dans la composition du récit, d'ailleurs non linéaire quant aux événements contés, la conscience de plus en plus fragmentée, brouillée de ce personnage serait incapable de le prendre en charge, ce récit ? Mais alors, à nouveau, qui raconte ? Une remarque de Chraïbi lui-même, qui paraît ne pas s'attarder aux quelques passages de *Copyright* dont s'absente le narrateur-protagoniste (25-34, 85-88), omission que l'on peut juger problématique, laisse à penser que cette narration à la troisième personne est pourtant bien encore celle du protagoniste, mais d'un protagoniste psychotique se concevant comme un autre. Dans une interview, Chraïbi insiste sur l'étrangereté de ce sujet par rapport à lui-même, soulignant: "Dans la première partie, Waldick dit 'je', mais son humanité meurt peu à peu, il perd le 'je' et devient 'il' [...]. Vous prenez quelqu'un qui meurt peu à peu à lui-même et qui perd et son corps et son âme, c'est une psychose caractérisée".⁴ Cependant, quoi qu'en dise l'auteur, en fait, et le développement qui suit le démontre quelque peu, il semblerait que des états sinon psychotiques, du moins intermédiaires entre états névrotiques et psychotiques, soient plutôt caractéristiques du narrateur qui prend en charge la première partie du roman.⁵ La

⁴ Extrait cité par Michel Legras dans *Driss Chraïbi, Les Boucs* (65), et tiré de Kacem Basfao, *Lecture/écriture et structure du texte et du récit dans l'œuvre romanesque de Chraïbi* (428).

⁵ Voir Lydia Hernandez, "Névroses et Psychoses": "En psychopathologie, il n'existe pas que la structure névrotique et psychotique. Une autre organisation est décrite comme occupant une place intermédiaire entre la structure névrotique et psychotique, il s'agit de l'**organisation état-limite**. La position intermédiaire veut dire ici situation nosologique proche de l'une ou des deux autres structures tout en demeurant spécifique. Elle se présente comme une organisation plus fragile que les deux autres structures et non comme fixe et irréversible. N'étant pas figée et non réellement structurée, elle peut se cristalliser définitivement dans l'un des cadres voisins et plus solides constitués par la lignée névrotique ou par la lignée psychotique". Hernandez continue: "La névrose [...] est '*une maladie de la personnalité caractérisée par des conflits intra-psychiques qui transforme la relation du sujet à son environnement social en développant des symptômes spécifiques en lien avec les manifestations de son angoisse*' (Ménéchal, 1999)" (3). Quant à la psychose proprement dite, on pourra lire, dans la même étude: "La psychose: [...] 'État psychique caractérisé par une altération profonde de la conscience du sujet (troubles graves de l'identité) et de son rapport à la réalité [...]. Dans la Classification Internationale des Maladies (CIM 10) les psychoses sont regroupées dans la rubrique psychoses et états psychotiques. On trouve: les

lectrice attentive, il faut l'admettre, ne parvient pas à éclaircir tous les problèmes liés aux passages, dans le roman, du "je" au "il".

Du courant de conscience – et d'inconscient? – d'où se déplient les sections du récit à la première personne jaillissent des difficultés de lecture, d'ailleurs stimulantes. On verra que, sans signes typographiques particuliers, aux monologues du "je" sont mêlés directement les rapports ou l'invention de paroles, pensées, ou actes d'autres personnages: mode narratif révélateur de l'état chaotique d'un corps et d'un cerveau, d'un "corps-cerveau"⁶ blessé par cette "chienne de vie, vie de Bicot" (14). À de telles difficultés de lecture s'ajoutent détours et analepses dans l'une ou l'autre partie du roman. Par exemple, entre les pages 91 et 97 (*Copyright*), au cœur de l'entrevue avec O'Mac (85-91 et 97-104), le narrateur-protagoniste reprend mentalement le fil du récit peu après le moment où Simone l'a sommé de partir de leur logis: deux heures plus tard, il est de retour, espérant que la rupture n'est pas définitive; mais constatant son indifférence ("Rien n'est aussi mort qu'un être qui a cessé d'aimer" – 92), il prend des comprimés de gardénal, pseudo essai de suicide. Dans la deuxième partie du roman, deux mois plus tard, de retour d'Algérie où l'a expédié O'Mac avec un billet d'avion, impatient de se débarrasser de cet "[...] Arabe qui veut faire de la littérature" (100), Yalann revient chez Simone (110). Le narrateur hétérodiégétique montre ici un personnage dont la mémoire erre alors vers ces jours de jeunesse où, juste émigré, à dix-huit ans, il essaie de s'embaucher en France, expérience traumatisante, catastrophique, répétée mois après mois, année après année, et emblématique de l'expérience vécue par quantité d'autres

psychoses maniaques et dépressives; les schizophrénies chroniques, les délires chroniques, les psychoses alcooliques" (13).

⁶ Expression empruntée à Lorand Gaspar. Voir Madeleine Renouard, "Chemins de vie et de pensée. Entretien avec Lorand Gaspar 1995-2005"; aussi, dans le même numéro d'*Europe*, "Lorand Gaspar, Poème inédits": "Reprise d'un cantique profane sur le thème de l'exil et de l'étranger".

émigrés. Un tel emmêlement des temps, voix, et points de vue contribue à montrer la force du processus de déshumanisation subi par les uns et les autres, joint au sentiment de détresse grandissante du protagoniste, à l'écoute répétée de déclarations telles que: "Il n'y a pas de travail, pas de gîte, pas d'aide, pas de fraternité" (121-123).

En ce qui concerne le début de l'aventure, celle-ci liée au titre et d'un symbolisme poignant, le lecteur en reçoit des échos ici et là, tout au long du récit (30, 87), mais n'en absorbe le compte rendu pleinement signifiant, ultime analepse, qu'à la dernière page. Cette page ramène le lecteur à l'enfance de Yalann où, cireur de souliers, il rencontre un prêtre qui l'incite à partir: "[...] Si tu étais en France, tu apprendrais déjà le latin et le grec, et dans dix ans tu serais un homme" (193-194). Plus tard – années raccourcies dans le texte en quelques mots –, il convaincra son père de vendre son dernier bouc pour qu'il puisse faire le voyage: ce dernier bouc qui doit sauver le/les "Bicot(s)" de la pauvreté, de l'ignorance, ou pire.

2. ENTRE CULTURE ET BARBARIE: ENCHANTEMENT ET DÉSENCHANTEMENT

L'enchantement semble envahir les psychés humaines par de multiples chemins, troubles mentaux hallucinatoires d'une pathologie souvent complexe et parfois douloureuse inclus. Quels qu'en soient les sources et les aboutissements, l'enchantement provoque toujours un transport du regard ou des autres sens, parfois de tout l'être, dans un autre monde ou un monde autre. Arrivée au tombeau vide du Crucifié, la Marie-Madeleine de Marguerite Yourcenar – texte où le lecteur retrouve quelques passages de l'un des textes évangéliques (Jean) –, entend le "jardinier" l'appeler par son nom et voit son Amour ("Marie-Madeleine ou le salut", *Œuvres Romanesques* 1040-1135). L'un des plus grands

enchantés de la littérature occidentale, Don Quichotte, lui, verra des géants dans les moulins à vent (*El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha*, 1, VIII). L'enfant de Lourdes, Maria-Bernarda Sobirós (dite Bernadette Soubirous), voit la "dame" dix-huit fois et, un jour, l'entend lui dire, dans sa langue natale, le gascon bigourdan, d'aller boire la boue et manger l'herbe. Plus lointainement, Jeanne la Lorraine, à treize ans, dit-on, entend des voix lui ordonner d'aller "bouter" les Anglais hors de France (saintes Catherine, Marguerite, et l'archange saint Michel, veulent-ils la guerre?): elle finira brûlée vive, déclarée sorcière. De la *mambo* (prêtresse) du Vaudou, on dit qu'elle a "le don des yeux".⁷ Dans son poème mémorable, "Afrique" (*Ferrements* 79-80), Aimé Césaire chante la "voyance" de tout un continent. Et puis, d'un monde à l'autre, être Tristan, être Iseut, c'est boire l'enchantement, avec ou sans breuvage magique. En fait, chez les humains, il semble que les enchantés soient légions et que la voyance ne s'acquière pas toujours, loin de là, dans la communion d'herbes hallucinogènes: opium, iboga, datura... Sans doute, la ligne à tracer entre enchantements heureux ou crus, à tort ou à raison, bienfaisants, et enchantement néfastes, voire meurtriers pour soi et les autres, n'est-elle pas toujours claire.⁸ Lisant le roman de Chraïbi, les lecteurs s'ouvriront à un univers où tout sens de la réalité se trouve faussé, souvent dans une sorte d'enchantement malfaisant, angoissant. Pire, les êtres, d'un monde à l'autre, perdent souffle et identité, ou se métamorphosent, souvent monstrueusement. Dans l'image centrale, les Boucs, on pourra voir aussi bien le bouc émissaire que le bouc-diable imaginé au cœur des sabbats de

⁷ Voir la belle photographie de Mathilda Beauvoir: "le don des yeux", page précédant le ch. 4, dans C. Planson, *Vaudou, un initié parle...*

⁸ L'auteur vient de reprendre une page d'un article intitulé "Nostalgie et conquête: mythes de la Barbarie dans *Le Barbare enchanté* (Raphaël Confiant)", à paraître au printemps 2016 dans *Francofonia* (no. 70, sous la dir. de Nicolas Hossard). L'idée première était de réunir les deux auteurs, Chraïbi et Confiant, dans un seul article pour le numéro de *Francofonia*, texte qui eût été trop long. [Permission reçue de N. Hossard, pour la reprise de cette page, le 5 mars 2016]

sorcières. On assistera ici à l’animalisation grotesque et avilissante de l’humain, injure grossière du passage de Boucs à Bicots, ou à loups (26, 154); à l’humanisation de l’animal (23); à l’animation des objets (27-28, 96); à la minéralisation, l’ossification du végétal (12); à l’humanisation complice ou hostile des phénomènes naturels, ainsi du vent qui se met à “chantonner une vieille mélodie arabe [...]” (24) ou, au contraire, injurie les Bicots (19), vent “devenu chrétien, lui aussi” (83). Dans son ensemble, le récit propose au lecteur un monde où, pour les consciences, en particulier celle du protagoniste, se perdent, se déconstruisent maints repères vitaux. Ainsi, en son esprit blessé, Yalann passera du cou du chat qu’il va étrangler à son propre cou, puis au cou de Simone (17, 21-22), et dans le dernier gémissement de l’animal, il entendra le gémissement de Fabrice, leur enfant malade (23-24). Même la méningite, la maladie dont souffre celui-ci, rejoint la perception viciée où, pour Yalann, tout existe; car la méningite, se dit-il, “notion barbare”, n’est pas une maladie d’Arabe (68). On notera aussi que le roman de Chraïbi met dans le même sac honteux du racisme toutes les classes sociales, la voisine Josepha et autres commères du quartier, ou Mac O’Mac, romancier pompeux et chercheur dit réputé en études africaines, tous désireux de “sauver” Simone de ce Nord-Africain qui la “tuera” (19), qui la “barbarise” (paroles d’O’Mac imaginées par Yalann – 77). L’allégorisation binaire envahissante, qui dépeint les émigrés en “Bicots”, “Boucs”, et les autochtones en “Chrétiens”, dresse un tableau cauchemardesque, volontairement caricatural, sans doute, de cette société d’après-guerre qui semble n’avoir pas appris grand-chose des années passées sous la barbarie nazie.

De très vieilles personnes, en France, se rappellent, et de plus jeunes ont vu sur des documents conservés, les dessins de rats, allégorisation monstrueusement écœurante de la

communauté juive dans la France de Vichy, les camps, aussi, où, pendant la guerre, furent internées de nombreuses familles tsiganes, ainsi, évidemment, que des groupes d'Israélites avant leur transfert à Drancy ?⁹ Les lecteurs de Césaire et de son *Discours sur le colonialisme* n'ont certes pas oublié les liens que celui-ci trace entre colonisation et nazisme. De même est claire l'association faite par Chraïbi entre l'univers concentrationnaire et le sort réservé aux parias que sont les émigrés, ceci, entre autres, dans deux en-tête de chapitre, l'un citant *L'univers concentrationnaire* de David Rousset (25), l'autre, ce court extrait de *La Peste* sur le bacille qui "ne meurt ni ne disparaît jamais" (35).¹⁰ En fait, *Les Boucs* offrent le spectacle d'une infection déshumanisante universelle, chez les colonisateurs, comme chez les colonisés; ce que rappellera bientôt Albert Memmi dans *Portrait du colonisé précédé du portrait du colonisateur*. Le texte entier excelle à montrer que racisme et maltraitance d'autrui créent des personnalités névrosées, et un comportement maladif et dangereux pour soi-même et les autres. Dans *Les boucs*, feint ou subi, le masque de sauvagerie colle étroitement à la peau de l'émigré: tu me dis Bicot, sauvage, barbare, je deviens, me vois, me sens, me veux Bicot, sauvage, barbare, avec mes sueurs et odeurs d'animal (19). "Ensauvagement", comme le dirait Césaire peu après la guerre, du continent européen colonisateur, mais ensauvagement, ici,

⁹ Images de rats et autres images dégradantes de la population israélite de France reproduites dans *La Vienne pendant la seconde guerre mondiale* (Documents de famille légués à l'auteure avant sa mort par son parent Léopold Couturaud). Voir aussi Jacques Sigot, "Un camp pour les Tsiganes à Poitiers"*: "A l'initiative d'un collectif d'associations, l'année 2010 a été consacrée à la mémoire de l'internement des Tsiganes en France pendant la Seconde Guerre mondiale. Poitiers a eu son camp, installé le long de la route nationale n°147, au lieu-dit Fief du Pied-de-Marc. Appelé communément "camp de la route de Limoges", il a été ouvert dès février 1939 pour les réfugiés espagnols trop nombreux pour qu'on les accepte en ville. [...] En décembre 1940, les autorités allemandes exigent de la préfecture qu'il serve à l'internement des nomades expulsés de Gironde. Le 5 décembre arrivent ainsi deux cents Romanichels. Ils occupent cinq baraquements, les Espagnols se réservant les dix autres. [...] À partir de juillet 1941 et jusqu'en 1944, y sont à leur tour regroupés des Juifs avant leur transfert à Drancy et leur déportation [...]". *Ville natale de l'auteure.

¹⁰ Voir la lettre adressée par Albert Camus à Roland Barthes, le 11 janvier 1955: "*La Peste*, dont j'ai voulu qu'elle se lise sur plusieurs portées, a cependant comme contenu évident la lutte de la résistance européenne contre le nazisme".

de tous (*Discours* 10). Dans ce drame humain, les échanges entre Caliban et Prospero reprennent vie: où le sauvage, où le civilisé ? (Césaire, *Une tempête*, I, II, III: scènes 4, 5). Pourtant, certains “Chrétiens” semblent avoir gardé, au récit, leur humanité. Ce qui a d’abord retenu Yalann en Simone, ce sont ses yeux “humains” (71): “Si une seule paire d’yeux européens acceptaient de voir mes 300.000 Bicots, aussitôt finiraient leurs misères” (72).

Très tôt, le narrateur-protagoniste parle de folie: “La folie date de cette nuit” (35). Cependant, à ce stade d’affectation de son ego, le protagoniste est encore clairement capable d’analyser ses comportements et sentiments lorsque, par exemple, il avoue que même son sperme “giclait haineux” (20): la haine de soi mène-t-elle à la haine de l’autre, ou la haine de l’autre, et aussi par l’autre, mène-t-elle à la haine de soi? Au fil des pages, le lecteur constate que Yalann Waldik, l’intellectuel engagé, se révélera être peut-être le plus grand névrosé de tous les personnages, sujet guetté par la psychose, le trait à tirer entre ces deux affections mentales n’étant pas toujours clair, selon les études d’experts.¹¹ C’est dans le sixième chapitre de *Copyright* qu’est conté, en analepse, l’épisode théâtral de l’essai de suicide déjà mentionné (93-94). Yalann sait intimement que le gardénal ne le tuera pas: tragi-comédie. Moment où, précisément, Simone, affaiblie moralement par la maladie de leur enfant, la peur de le perdre, se découvre détachée de son compagnon. Elle ne croit plus, ni en Yalann, ni en la possibilité d’un vivre ensemble. Tout enchantement d’amour, en elle, est mort. Pourtant, lorsque ce dernier est de retour d’Algérie, elle essaie encore de reprendre les relations. Bientôt, le lecteur, aux côtés de Simone, assiste aux séquences de la déchéance totale de Yalann. D’un jour à l’autre, la jeune femme le voit et l’entend lancer contre un mur, pour en casser les goulots, les

¹¹ Voir note 5, ci-dessus.

bouteilles de vin dont il s'enivre à mort. Son comportement fou d'homme ivre aujourd'hui, ivre demain, la mène, un moment, à une perte totale du sens de la réalité. Elle aussi devient "folle", non pas la première fois, à noter, qu'elle use de ce mot vis-à-vis d'elle-même. Le lecteur l'entend, dans son monologue intérieur, dérouler une sorte de fil délirant, confondue qu'elle se dit être à la bouteille ou au rythme de la machine-à-coudre: "je-suis-folle... je-suis-folle... je-suis-folle ..." (171-175). Ces pages, où les deux personnages, Yalann et Simone, sombrent dans la déraison, sont parmi les plus fortes du roman. Lui en arrive à tomber, traîner dans la rue, d'où Isabelle le ramasse (176). Lorsque celle-ci, accueillant cet homme, allant peut-être l'aimer d'un amour sans pitié, le met en face de sa décrépitude, Yalann, alors, la frappe, puis, affolé par son geste (dés-affolé ?), il frappe à grands coups sa propre main contre une plaque de marbre: folie encore ou début d'une guérison? (179)¹²

Dans le texte, l'ultime barbarie, peut-être la plus meurtrière, désigne en fait la dissolution de la capacité, en Yalann, de se lier à autrui. Par éclairs, *in vino veritas*, cependant: "Je ne veux pas aimer [...] Je ne veux pas l'aimer ... Je ne peux plus aimer..." avait crié le protagoniste, dans son ébriété (166). Chemin très différent de celui qui mène Simone à l'indifférence, état, chez elle, passant par une crise nerveuse ultime proche du délire. Chez les deux personnages féminins des *Boucs*, Simone et Isabelle, les lecteurs seront, en fait, frappés du contraste existant entre deux sortes de désenchantement. Sans rêves ou espoirs particuliers, Isabelle ne croit ni aux philosophies, ni aux idéologies, et n'a pas appris grand-chose, souligne-t-elle, des discours

¹² L'aveu d'Isabelle qu'elle n'est pas avec Yalann pour son "exotisme", ou un goût du "malsain" (178), paraît à cette lectrice d'une bonne foi moins claire, après tout, qu'il ne le semble: pourquoi se défendre de ceci ou cela ? Être et agir suffisent.

sermonneurs ou professoraux.¹³ Dans *Nihil Obstat*, le narrateur hétérodiégétique la dépeint fragilisée à l'extrême par les sévices subis durant la deuxième guerre mondiale, sévices dont la faim n'était pas des moindres. Isabelle a des muscles de "pigeon" et un corps décalcifié, mais ses yeux sont "deux trous de lumière" (175-179). Bien qu'il n'y ait aucune déclaration explicite du narrateur à ce sujet, le lecteur supputera que sa voyance à elle, qui n'est ni "morte", ni "folle", c'est d'avoir appris à aimer la vie, soi-même et autrui, non pas malgré, mais par la souffrance: si la souffrance ne te tue pas elle te rendra doué(e) pour "la relation", aurait dit en d'autres mots Édouard Glissant. Dans *L'Intention poétique* et ailleurs, celui-ci, faisant référence à un autre contexte de souffrance, quoique lié aux contextes qui nous concernent ici, enseigne à ceux qui veulent bien entendre que "[...] la relation est enfouie au souffrir des transbordés" (196).

Désenchantée, Isabelle propose une vision également désenchantée de maintes illusions entretenues chez les uns, colonisateurs, comme chez les autres, colonisés. Faut-il entendre la voix sévère de Chraïbi dans ses déclarations sur la responsabilité, qu'elle dit ancestrale, des Yalann et de ses compatriotes ou frères d'Histoire et de culture, dans les dédales du destin? Responsabilité qui n'enlève rien, évidemment, à celle des colonisateurs. Voix sans doute complice de celle entendue plusieurs fois dans le roman, celle des narrateurs – narrateur-protagoniste ou hétérodiégétique –, laquelle voix, commentant les héritages respectifs des uns et des autres, dénonce aussi bien le fatalisme religieux des uns que l'outrecuidance politique, culturelle (y compris religieuse), sociale des autres; aussi bien l'hypocrisie des uns que celle des autres; dénoncent les déviations,

¹³ Isabelle prétend ne pas attendre la vie du monde, mais, comme les "arbres, les animaux [...], les fleurs", elle doit "donner sa vie au monde" (177-178). L'auteure de cet article voit pourtant ici une conception erronée de ce qu'est la vie, interchange continuuel entre le monde et soi-même, ce qu'elle-même, Isabelle, d'ailleurs, incarne. De plus, le narrateur la dit sans connaissance du bien ou du mal: "elle *était*, voilà tout" (176-177). Ce personnage n'aurait rien perdu, loin de là, sans ces passages peu crédibles.

trahisons chez les uns comme chez les autres. Mais Isabelle va plus loin. Mettant en relief la responsabilité individuelle du devenir humain, par-delà les malheurs ou “péchés” collectifs, elle accuse Yalann d’orgueil, d’egoïsme, et de narcissisme complaisant: ce n’est pas le monde, pour cruel qu’il soit, qui lui a donné ce mal d’être, et même cette folie; le mal est en lui; il aurait pu devenir autre que ce qu’il est (177-183).

L’épisode de la Fête communautaire, où se consomme le mouton dans un jour de réjouissances, réveille, un moment, l’enchantement heureux: communion culturelle nourricière contre barbarie. Communauté ici réunie pour quelques heures à la terre natale, à ses oiseaux (“la grive”), ses instruments de musique (“la cornemuse”), ses chants choraux, ses rites de printemps, d’espoir, et de renaissance. Cette cérémonie, dans le roman, déchire pour un temps la longue insulte perverse et déshumanisante infligée aux Boucs qui, ensemble, se mettent à danser, vivants. Jointe à leur cercle: Isabelle. Yalann Waldick, “resté dans la voiture, savait que maintenant il y avait 23 Boucs” (191).

CONCLUSION

Parmi d’autres chercheurs, Jean-Loup Amselle rappelle que l’expression “Français de souche” n’a guère de sens, tant les emmêlements génético-culturels dans le pays viennent de loin:

Parvenir à faire croire qu’un segment majoritaire de la population française aux origines extrêmement diverses serait doué d’une culture unique est réellement une réussite majeure de l’extrême droite. Malheureusement, ce paradigme défini par le FN et la droite radicale a eu le pouvoir d’entraîner dans sa mouvance cette partie de la gauche que l’on pourrait nommer ‘identitaire’, et c’est pour cette raison que je parle de nouveaux ‘rouges-bruns’ à propos de ces intellectuels qui ont abandonné le logiciel marxiste au profit d’une vision essentialiste de la culture populaire et de la nation.

(“Le communautarisme a-t-il gagné ?”, *L’Obs*, no. 2612, 57)¹⁴

Quiconque, de toute façon, voyage en France, aujourd’hui, constatera l’évidence d’une société visiblement métisse, surtout dans les zones urbaines. Quiconque est à l’écoute, par ailleurs et un tant soit peu, des paroles et écrits de maints citoyens d’immigration récente ou plus ancienne, sait ce que le pays doit à leurs intellectuels, artistes, plus généralement travailleurs. Et pourtant, il est évident que des relents de racisme et, on peut ajouter, d’irrationalité, subsistent en bien des milieux: par exemple, il n’y pas si longtemps, de nombreuses décennies après la publication du roman de Chraïbi, donc, “on” a osé comparer les priants d’Allah inclinés sur les trottoirs de France à l’occupant nazi du siècle dernier. Banalité du mal: les neuroscientifiques rappellent que combinés à la puissance, la créativité des lobes préfrontaux, les vestiges du cerveau reptilien ne rendent que plus immenses et dangereuses les propensions de l’être humain à la cruauté et à la violence.¹⁵

Étudiant *Les Boucs*, on a vu que, fortement, ce récit inclut l’actualité ou la mémoire d’actes de colonisation, d’aliénation, de marginalisation, voire de persécution, ainsi que leurs effets sur les êtres humains concernés, agressés ou agresseurs, et sur leurs descendants. La “barbarisation” des uns et des autres que le lecteur découvre dans ce roman concerne encore, nul doute, bien des milieux de l’immigration d’hier et même d’aujourd’hui, en Hexagone, et plus généralement, en Europe, milieux aux personnes, d’ailleurs, d’origines variées. Avec force, l’auteur des Boucs situe cette mise en scène à des niveaux d’analyse qui démontrent que l’historique, le culturel, le sociologique

¹⁴ Amselle a récemment publié *Les nouveaux rouges-bruns. Le racisme qui vient*. L’auteure ne saurait commenter ici la complexité des événements tragiques survenus en janvier 2015 autour de *Charlie Hebdo* et du marché casher, ni les multiples réactions qui leur furent liées.

¹⁵ Voir, par exemple, Lorand Gaspar: “Il y a probablement un grand nombre d’artistes, de poètes, de scientifiques, qui se désintéressent des conflits actuels susceptibles de s’étendre dangereusement. Ils ne s’intéressent qu’à l’aspect créatif du préfrontal, tout à fait capable de faire alliance avec nos structures cérébrales phylogénétiquement plus anciennes, dominées par les rapports de violence” (“Chemins de vie et de pensée”, *Europe, op. cit.* 36).

comportent souvent des éléments liés au psychopathologique. Pour Yalann et ses frères de culture, les commentaires nostalgiques entendus de la bouche d'un prêtre-ouvrier sur la "fière allure" des cavaliers "en burnous et juchés sur leurs chameaux" ne seront toujours qu'une insulte aux conditions de vie de nombreux compatriotes, que ce soit ici ou là-bas (15). *Les Boucs*, on l'a vu, conteste violemment toute possibilité de beauté, de santé physique et mentale, ici ou là, dans un monde avili par la pauvreté et le racisme, vision très éloignée de toute rêverie naïve de l'exotique. La valorisation ou revalorisation de maints éléments de culture propres au Maghreb, éléments liés à des pratiques ancestrales ancrées dans une terre natale, et donc dans le regard, l'ouïe, la parole, la pensée, les gestes, les textes, l'imagination des vivants, apparaîtra fortement et presque seulement dans les quelques pages consacrées à la Fête communautaire, avant-dernier chapitre du roman. De toute évidence engagé dans la dénonciation des malheurs de l'émigration vers une France peu fraternelle, Chraïbi avait alors peu de raisons de s'ouvrir aux enchantements heureux. Toutefois, dans le texte, le rappel que certains lieux et états de souffrance unissent les humains, par-delà les circonstances subies par un peuple ou l'autre, ouvre la voie à la possibilité d'une vie autre et d'un vivre ensemble pour tous. Dans le contexte actuel, on se doit ainsi de rendre hommage au travail de Latifa Ibn Ziaten, militante de la paix entre les communautés de France, comme le fait, par exemple, Laurent Carpentier: "Latifa Ibn Ziaten au secours des « copains » de Mohamed Merah, tueur de son fils" (*Le Monde*, 8 février 2015). On se souvient par ailleurs que, dans un débat télévisé du 21 janvier 2015 entre Stéphane Gatignon, Bruno Pomart, Xavier Lemoine et Gérard-François Dumont, Gatignon, le maire de Sevran, de la Seine-Saint-Denis, département qui compte le plus grand nombre de citoyens de

multiples origines, citoyens dits issus de l’immigration, usait des termes “nation arc-en-ciel” pour dire son rêve d’une autre société française, rappelant, à cette occasion, l’œuvre de Nelson Mandela (“L’apartheid selon Valls”, *c dans l’air*, TV 5).

Bernadette Cailler. Professeur Émérite, University of Florida. Livres sur Césaire (1976) et Glissant (1988), et auteure de *Carthage ou la flamme du brasier. Mémoire et échos chez Virgile, Senghor, Mellah, Ghachem, Augustin, Ammi, Broch, et Glissant* (2007). Articles récents dans *Research in African Literatures*, *Œuvres et Critiques*, *Études Littéraires*, *Francofonia*, *Revue des Sciences Humaines*, *Comparative Literature Studies*, *Nouvelles Études Francophones*, *Présence Africaine*, *Centre Canada-Méditerranée* (et Université Laurentienne), *Cujlass*, et chez Honoré Champion.

Œuvres citées.

Amselle, Jean-Loup. *Les nouveaux rouges-bruns. Le racisme qui vient*. Editions Lignes, 2014.

—. Amselle et Michèle Tribalat. “Le communautarisme a-t-il gagné ?” (débat). *L’Obs*, no. 2612, 27 novembre-3 décembre 2014: 55-59.

Basfao, Kacem. *Lecture/écriture et structure du texte et du récit dans l’œuvre romanesque de Chraïbi*, thèse de doctorat, Aix-Marseille, 1981.

Bonn, Charles, “Littératures francophones de l’Émigration maghrébine”. Supplément du *Bulletin Études littéraires maghrébines*, n° 9, 1994.
www.limag.refer.org/.../Bibliographie%20Emigration...

Cailler, Bernadette. “Nostalgie et conquête: mythes de la Barbarie dans *Le Barbare enchanté* (Raphaël Confiant)”, à paraître au printemps 2016. *Francofonia*, Université di Bologna, N. 70 (*Francofonies barbares*, sous la direction de Nicolas Hossard).

Camus, Albert. *La Peste*. Paris: Gallimard, 1947.

—. Lettre à Roland Barthes, 11 janvier 1955. Extrait cité dans Hiroshi Mino, “La Peste: la force de l’allégorie”. *Albert Camus*. Cahier dirigé par Raymond Gay-Crosier et Agnès Spiquel-Courdille. Paris: Éditions de l’Herne, 2013, 258-262.

- Carpentier, Laurent. "Latifa Ibn Ziaten au secours des « copains » de Mohamed Merah, tueur de son fils". *Le Monde*, 8 février, 2015.
- Cervantes Saavedra (Miguel de). *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha*, 1, VIII. The Project Gutenberg EBook of Don Quijote, by Miguel de Cervantes Saavedra www.gutenberg.net Posting Date: April 27, 2010 [EBook #2000] Release Date: December, 1999.
- Césaire, Aimé. *Discours sur le colonialisme*. Paris: Présence Africaine, 1955.
 —. "Afrique", *Ferremets*. Paris: Seuil, 1960, 79-80.
 —. *Une tempête*. Adaptation de «La tempête» de Shakespeare pour un théâtre nègre (I, II, III, scènes 4, 5. Paris: Seuil, 1969.
- Chraïbi, Driss. *Les Boucs*. Paris: Denoël, 1955.
 —. Interview avec Abdellatif Laabi. "Driss et nous". *Souffles* 5, 1967: 5-10.
drisschraibi.blogspot.com/.../driss-chraibi-entretien-la...
 —. *Le monde à côté*. Paris: Denoël, 2001.
- Fouet, Jeanne (coordonné par). DRISS CHRAÏBI. *Expressions maghrébines* 3, n° 2, hiver 2004.
- Gaspar, Lorand. Poème inédits: "Reprise d'un cantique profane sur le thème de l'exil et de l'étranger", *Europe*. Lorand Gaspar, no 918 (Octobre 2005): 50-51.
- Gatignon, Stéphane, Bruno Pomart, Xavier Lemoine et Gérard-François Dumont (débat). "L'apartheid selon Valls". *c dans l'air*, TV 5, 21 janvier 2015.
- Glissant, Edouard. *L'Intention poétique*. Paris: Seuil, 1969.
- Hernandez, Lydia. "Névroses et Psychoses".
www.psychedeclic.com/.../nevroses+et+psychoses.pdf... (sans date)
- Legras, Michel. *Driss Chraïbi, Les Boucs*. Paris: Ellipses, 2001.
- Memmi, Albert. *Portrait du colonisé précédé du portrait du colonisateur*. Préf. de J.-P. – Sartre. Paris: Buchet Chastel, 1957.
- Picard, Roger et Racault Gaston (Dossiers-documentaires établis par). *La Vienne pendant la seconde guerre mondiale*. Comité d'Histoire de la seconde guerre mondiale. Archives départementales de la Vienne: II. *L'occupation. Les réseaux*. Section sur l'anti-sémitisme, 165-178.
- Planson, C. *Vaudou, un initié parle...*, Paris: Jean Dullis, 1974.
- Renouard, Madeleine. "Chemins de vie et de pensée. Entretien avec Lorand Gaspar 1995-2005", *Europe*. Lorand Gaspar, no 918 (Octobre 2005): 7-38.

Rousset, David. *L'univers concentrationnaire*. Paris: [Pavois, 1945] Minuit, 1965, Prix Renaudot 1946, 12-13.

Sigot, Jacques. "Un camp pour les Tsiganes à Poitiers". *Le Picton*, n° 204, nov.-déc. 2010. www.lepicton.com/articles/204-9.pdf

Simon, Daniel (atelier sur Chraïbi animé par). "Le Monde en pages. L'Homme qui venait du passé". Dossier Jean-Marie Delgrange, Février 2012. aubergeatelier.u.a.f.unblog.fr/files/.../driss-chraibi2.

Yetiv, Isaac. "Iconoclasts in Maghrebian Literature", *The French Review* 50, 6 (1977): 856-64.

Yourcenar, Marguerite. "Marie-Madeleine ou le salut", *Feux, Œuvres Romanesques*, La Pléiade. Paris: Gallimard, 1982, 1040-1135.